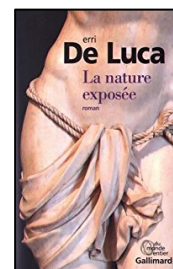


Commentaires de lecture du 12 septembre 2017

DE LUCA Erri, *La nature exposée* (Gallimard 2017, 176 p., trad. Danièle Valin - titre original : *La natura esposta*, Feltrinelli 2016)



L'Église catholique demande à un prêtre de contacter un sculpteur capable de restaurer une statue en marbre du Christ en croix vêtu d'un drapé sur les hanches.

Mais quel sculpteur ? Quelle sorte de restauration ? Quel processus et pour quel résultat ? A partir de cette trame essentielle s'enclenche une structure narrative apparemment simple sans cesse tissée de plusieurs significations. Ira-t-il jusqu'à l'accomplissement de sa tâche ?

Le narrateur est le sculpteur lui-même qui semble mener une vie mystérieuse et secrète et qui a pour activité secondaire le rôle de passeur de frontière pour des clandestins (qu'il appelle « étrangers désorientés »). Aura-t-il lui-même à dépasser les frontières ? Il est contraint de s'exiler dans un petit port en bord de mer et entretient des rapports profonds avec des personnages tels qu'un curé, un rabbin, un ouvrier étranger, qui éclairent sa mission. Le Christ de la crucifixion a été recouvert d'un drapé de pierre qui masque pudiquement sa « nature » c'est à dire sa nudité intime. Il s'agit de rendre à l'œuvre son aspect originel : l'œuvre est de très grande valeur artistique. Il faudra donc détacher le bloc ajouté et reconstituer la vérité anatomique.

Le roman raconte avec la voix du sculpteur son itinéraire technique, artistique, social et spirituel qui va jusqu'à lui infliger une circoncision dans un but d'identification à l'œuvre.

Sa double activité met en relation les significations des rôles du passeur et d'artiste qui transgresse aussi des limites pour parvenir dans une grande ferveur passionnelle à une vérité ou du moins une authenticité.

On retrouve bien ici les grands thèmes de De Luca, son style poétique, ses réflexions profondes sur le sens de la vie sociale, celui de la justice, et du rôle de l'art qui approche le sacré dans son dialogue passionnel avec l'humain. C'est un style sobre, très concis et fluide. Ses observations les plus pertinentes et sincères surgissent de comparaisons puissantes. Par exemple en page 112 lorsqu'il évoque la divinité qui « *ne se trouve pas dans les atmosphères célestes pauvres en oxygène. Elle se trouve en dessous comme fondement du vide et du balcon.* »

Anne-Marie AUDUBERT
Septembre 2017

BUSI Aldo, *Seminario sulla gioventù* (Mondadori 1984, Rizzoli 2014, 450 p.)



« Que reste-t-il de toutes les douleurs que nous croyons avoir souffert dans notre jeunesse ? Rien, pas même une réminiscence [...] et les angoisses d'alors nous apparaissent tellement lointaines qu'il nous semble aujourd'hui invraisemblable qu'elles aient pu nous habiter dans le passé. »

Derrière ces mots désabusés d'Aldo Busi, reproduits au dos de son livre, percent la détermination, et peut-être la rage, avec lesquelles il a dû écrire ces 450 pages qui retracent sa jeunesse, de la petite enfance au début de l'âge adulte. C'est un livre violent, dont une majorité des pages furent écrites en 1965, alors qu'il avait 17 ans. Un ouvrage qu'il remodela année après année, y ajoutant progressivement la période de ses premières années d'adulte. Après des allers-retours avec son éditeur qui durèrent plus de dix ans, le livre fut définitivement publié en 1984.

Cela commence avec l'histoire d'un jeune Barbino, troisième rejeton d'une famille d'au moins quatre enfants, qui vit en Italie du Nord, entre Brescia et le lac de Garde. On comprend peu à peu qu'il doit s'agir de l'auteur lui-même. Mais pourquoi alors ce premier chapitre n'est-il pas écrit à la première personne, contrairement aux sept autres ? Peut-être parce que c'est le seul qui fait appel à des souvenirs d'enfance plus ou moins enfouis, une période où le jeune enfant a souffert de la brutalité de ses proches, tout en affrontant la misère quotidienne. À la distance dans le temps, qui estompe les souvenirs, Aldo Busi a sans doute voulu ajouter un certain recul, pour que ce témoignage de sa propre vie soit le plus objectif possible. Ce qu'il fait en écrivant à la troisième personne.

Les autres chapitres se déroulent à partir de la fin de son adolescence, et ont sans doute été nourris des notes qu'il prenait sur son journal intime. Le vécu est beaucoup plus proche pour l'auteur, et c'est naturellement qu'il nous le livre en se décrivant directement.

Le récit rétrospectif à la recherche de son enfance (les 70 premières pages) est cru, violent. Le jeune Barbino a des expériences sexuelles avec des gamins et gamines de son âge, se découvre petit à petit homosexuel, subit l'agressivité des adultes et se défend avec une agressivité plus grande encore. En grandissant, sa quête obsédante de l'amour devient de plus en plus vive.

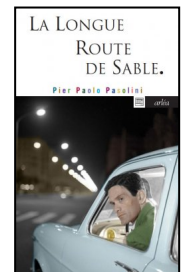
La lecture est difficile : syntaxe heurtée, mots inventés... Il est très difficile de ne pas recourir au dictionnaire si on ne veut pas manquer le sens de passages entiers. Mais cette première partie est poignante, elle se lit d'une traite.

La suite de ce roman autobiographique se déroule d'une manière plus fluide. Aldo Busi a quitté l'Italie et va vivre la plupart du temps à Paris. Sans le moindre sou en poche, il survit dans un premier temps aux basques de vieux homosexuels qui l'exploitent sans vergogne. Puis il entre dans le cercle de trois amies lesbiennes et acquiert progressivement une certaine aisance financière. Le récit est encore cru, mais plus lisse.

Le titre italien signifie "séminaire sur la jeunesse." On pourrait aussi définir ce livre comme un roman d'apprentissage en milieu gay. Un roman parfois trop bavard, mais à d'autres moments riche de fulgurances qui vous prennent aux tripes.

François GENT
Septembre 2017

PASOLINI Pier Paolo (1922-1975), *La longue route de sable* (Arlea 1999, 87 p., trad. Anne Bourguignon) titre original : *La lunga strada di sabbia*



Frontière, juin... Trieste, août. Pendant ces trois mois de l'été 1959, Pier Paolo Pasolini fait le tour complet de l'Italie en suivant la côte, depuis Vintimille jusqu'à Trieste et il tient un journal fulgurant de ce voyage. Il a trente-sept ans, il roule seul au volant de sa Millecento dans laquelle il accueille brièvement des hôtes de passage, surtout de jeunes auto-stoppeurs. Mené, dit-il, par *le démon du voyage*, il descend irrésistiblement vers le Sud, *toujours plus au Sud, comme une délicieuse obsession*, fasciné par la Calabre et la Sicile. Le Sud il l'aime tant qu'il le retrouvera dans le Nord à côté de Trieste, à Lazzaretto, *l'ultime plage italienne*. Et non pas germanisée comme Caorle et les autres, affligeantes métamorphoses.

Course endiablée ponctuée d'arrêts sur image de palaces, de plages à la mode comme des plus populaires, de silhouettes de célébrités comme d'anonymes, ce journal est un instantané de l'Italie, cet été 1959, entre moments d'éblouissement devant les beautés de cette côté italienne et de désespoir devant les dégâts irréparables du mauvais goût bourgeois et de la colonisation touristique. Entre le lyrisme éperdu, mystique, de toiles aux couleurs violentes à la Nicolas de Staël, et la cruauté d'eaux-fortes de paysages et d'hommes encalminés dans la médiocrité, se révèle le portrait du narrateur, esthète, ascète et sensuel. *Moine le jour, matou la nuit*, se définissait-il. Matou ? Sans besoin d'autre confidence on le devine à l'émotion de ces croquis aigus de telle *Manon, innocente et déjà perfide* ou de tels *enfants nus dans les rochers, triacusi, ragazzi della vita*, de tel *visage antique, phénicien*, avec ces *épaules bien dessinées qu'on ne voit que sur les vases*, de tel jeune Allemand *au dos de Michel-Ange*...

Difficile, dans cette course à la vie, à la mort, de ne pas penser à ce destin tragique qui a précipité Pasolini, seize ans après, sur la plage d'Ostie entre les mains de ces ragazzi qui ont déchiré cet Orphée, manipulés par une mafia politique.

Il les décrit si bien chahutant follement dans le canal de Ravenne, des *Byzantins*, des *Goths*, *ces jeunes avec de petits crânes, de fortes mâchoires, un nez prononcé... déchaînés... avec des hurlements bestiaux*.

Pour qui ne connaîtrait pas l'œuvre de l'écrivain, du cinéaste, au-delà de quelques indices dans sa familiarité avec Moravia, Visconti, Fellini et autres amis et confrères du monde artistique, ce journal de voyage à l'arraché trahirait le créateur sensible et forcené que fut Pier Paolo derrière cet amoureux de l'Italie qui entraîne son lecteur, essoufflé et ravi, sur cette *longue route de sable*.

Nicole ZUCCA
Septembre 2017